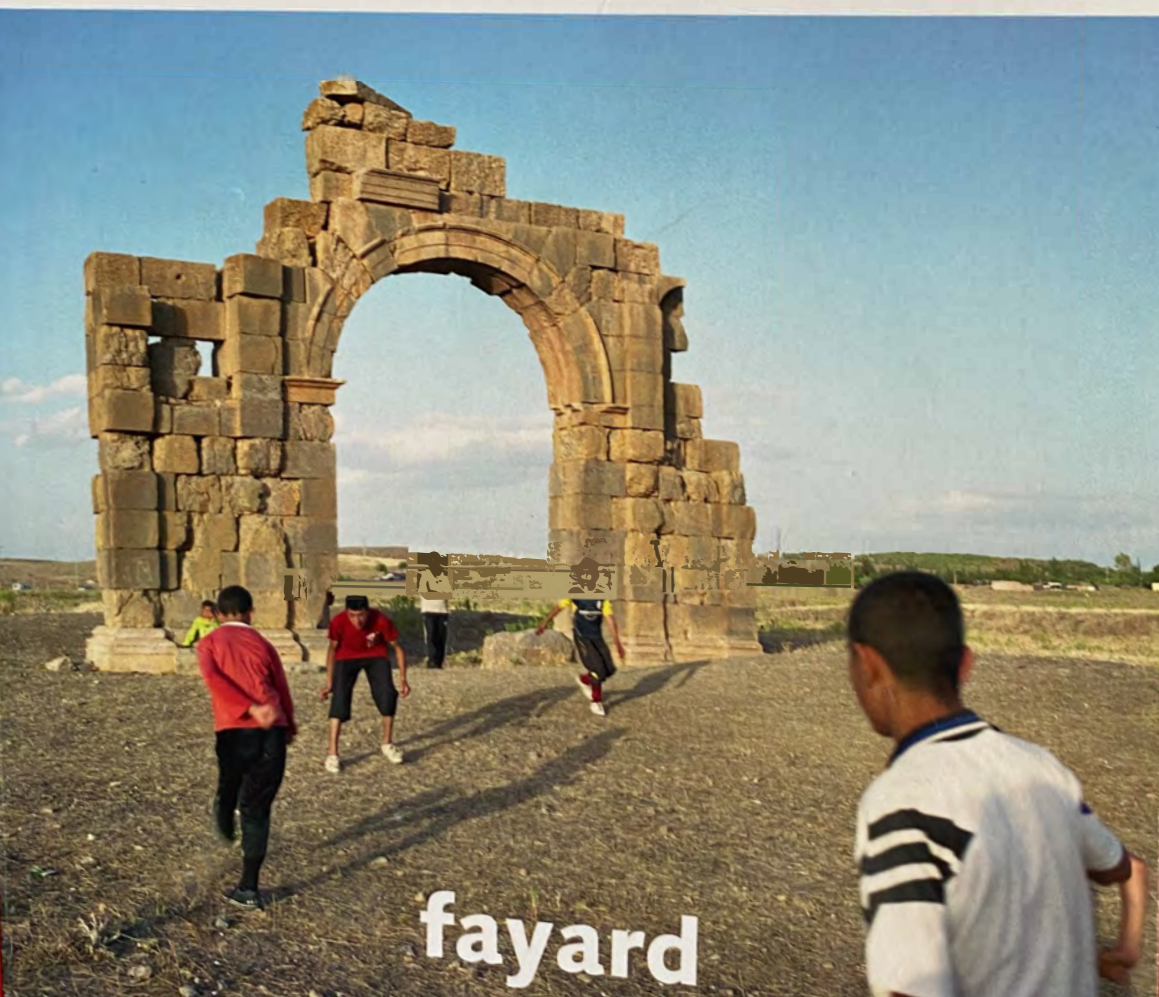


SERGE
GRUZINSKI

**L'HISTOIRE,
POUR QUOI FAIRE ?**



fayard

universités américaines par les intellectuels qui ont lancé les *Postcolonial Studies*. À vrai dire, l'eurocentrisme est un biais dont on ne se libère pas aisément, si tant est qu'un esprit européen puisse jamais y échapper. À quoi bon dénoncer le chauvinisme, le provincialisme ou la claustrophobie des Européens et prôner une ouverture sur l'extérieur si c'est pour transformer cet ailleurs en un espace exclusivement sillonné (la mobilisation), quadrillé (la mise en cartes) et investi par les habitants du Vieux Monde ? Il ne suffit pas de mettre le Vieux Monde sur le même plan que le Nouveau et d'évoquer une « Europe précolombienne » pour sortir d'une histoire qui ramène tout à l'aune européenne. La mondialisation et la modernité n'ont pas été le monopole des Ibériques et de leurs successeurs anglais, hollandais ou français. Le point de vue sacrifie le reste du monde en le confinant loin de la scène historique, quelque part en haut des gradins, alors qu'on ne compte plus les sociétés qui ont eu maille à partir avec les Européens : rivaux victorieux ou défaits, victimes ou partenaires forcés, interlocuteurs et collaborateurs de tout acabit. Leurs interventions n'ont pas seulement facilité ou fait obstacle à l'expansion européenne, elles n'ont cessé d'en modeler le cours pour en faire une affaire planétaire. Partout, ou presque, des Européens se sont octroyé le droit de cloner des fragments d'Europe, mais partout également il leur a fallu compter avec la présence d'autres sociétés, d'autres mémoires, d'autres systèmes politiques et économiques qui ne se sont pas évaporés comme par enchantement à l'arrivée des caravelles¹. L'Europe est aussi née de ces rencontres et de ces chocs.

1. Sur l'étape postérieure des Lumières envisagées dans une perspective globale, Sebastian Conrad, « Enlightenment in Global History : A Historiographical Critique », *The American Historical Review*, vol. 117, n° 4, octobre 2012, p. 999-1027.

CHAPITRE VII

Quand les mondes ont commencé à se mêler

Outre les Espagnols qui sont partis d'ici pour aller aux Indes et les créoles qui y sont nés de mères et de pères espagnols, il y a quantité de métis, fils d'Espagnols et d'Indiennes, ou le contraire, et chaque jour leur nombre s'accroît de tous les côtés.

Juan LÓPEZ DE VELASCO,
Description des Indes occidentales, 1574.

Pourquoi s'intéresser aux temps ibériques ? Parce qu'il faut changer d'échelle et d'époque pour comprendre les mondes mêlés dans lesquels nous vivons. C'est à partir du XVI^e siècle que, pour la première fois, se sont rencontrés, heurtés et mélangés des êtres originaires d'Europe, d'Afrique, d'Amérique et d'Asie. Et avec eux, et souvent malgré eux, les choses, les idées, les croyances, les rêves dont ils étaient porteurs, conscients ou inconscients. Démarrent alors les grands métissages planétaires. Ce ne sont pas les premiers. Mais les écarter du champ de l'histoire sous prétexte que les brassages seraient constitutifs de l'évolution de l'humanité depuis ses origines revient à minimiser, ou à méconnaître, leurs particularités historiques. Les métissages du XVI^e siècle anticipent doublement

ceux que nous connaissons aujourd'hui : d'une part, ils sont synchrones, récurrents, et prolifèrent en des espaces aussi différents que les Amériques, les côtes de l'Afrique et de l'Inde, les rivages de la Chine et du Japon, et jusque dans les lointaines Moluques ; d'autre part, ils répondent aux chocs de toutes sortes que provoque l'irruption des vaisseaux ibériques, autrement dit de ce qui deviendra l'Europe et l'Occident.

La première mondialisation européenne

Ces brassages de populations n'ont rien d'un phénomène spontané. Ils sont liés aux multiples mutations qui ont fait basculer les rapports entre l'Europe occidentale et le reste du monde. Au lieu de demeurer coincées sur la péninsule continentale où elles s'étaient développées, des sociétés de la chrétienté latine – qui n'est pas encore notre Europe – se lancent dans une expansion qui n'accepte pour limites que celles du globe. Concrètement, des Portugais débarquent en Afrique, en Inde et en Chine alors que des Espagnols atteignent les plages du Mexique et les montagnes du Pérou. Le contraire n'est pas vrai : Chinois, Japonais, Malais, Africains et Amérindiens ne se rendront en Europe, n'en déplaise à Gavin Menzies, que sur des vaisseaux ibériques. De la même façon, ce sont ces Européens qui organisent les premiers déplacements massifs et transocéaniques de main-d'œuvre servile : à partir du XVI^e siècle, la traite des Noirs d'Afrique ne s'oriente plus seulement vers l'Europe, mais également vers le Nouveau Monde et vers l'Asie.

Pour la première fois dans leur histoire, des Européens font face à la plupart des grandes civilisations et des grandes religions du globe : celles de l'Amérique indienne, de l'Asie méridionale, de l'Afrique et même de l'Océanie. On les trouve aux prises aussi bien avec les sujets de la Triple

Alliance (l'Empire aztèque) qu'avec les représentants de la dynastie des Ming ou les princes du Congo. Ce qui signifie qu'ils doivent décider en un temps record des rapports à établir avec tous ces autres mondes. Il leur faut inventer et monter des politiques de coexistence, d'intégration ou d'exclusion avec des sociétés, des systèmes de pouvoir et de croyances d'une effarante diversité. Toutes sortes de ressorts sont mobilisés : aux Ibériques d'apprendre à inventorier, christianiser, coloniser, commercer, ou, faute de mieux, de laisser leur empreinte prédatrice. Les hôtes doivent trouver des parades, s'informer sur les intrus, prendre la mesure de l'invasion, s'adapter en nouant des alliances ou, à défaut, monter des formes de résistance afin d'endiguer l'assaut des navires et des armes européennes. En Perse, en Inde ou au Japon, certains prennent carrément le chemin de l'offensive. Cette histoire est inégalement connue : la réaction des Chinois, qui s'organisent pour copier les canons portugais et les retourner contre leurs visiteurs, est moins familière que celle des Indiens d'Amérique du Nord qui apprennent à maîtriser le cheval et en font une pièce maîtresse de leur système de défense.

Tout cela éclaire la manière dont une mondialisation démarre à l'échelle planétaire et s'étend d'un continent à l'autre. Les modalités selon lesquelles des sociétés entrent en contact et se relient les unes aux autres sont infiniment complexes. Aussi le cas des Amériques, qui voient depuis cinq siècles leur sort scellé au nôtre, est-il sans doute le plus révélateur. Avant 1492, rien ne rattachait le continent américain à l'Europe ni au reste du monde. Après 1492, année après année et au prix de véritables cataclysmes humains, sociaux et culturels, le Nouveau Monde se retrouve solidement amarré à l'Europe occidentale. L'inverse du radeau de pierre de José Saramago (la péninsule Ibérique), qui se détachait irrémédiablement du socle

européen¹. La richesse des sources permet avec une sécurité raisonnable de suivre pas à pas le déroulement de ce processus dans ses manifestations les plus diverses et ses étapes souvent contrastées.

Opakes ou perméables ?

Les sociétés sont-elles perméables ou opaques les unes aux autres ? C'est l'une des questions que soulève une histoire globale. *A priori*, toute singularité constitue une réalité intraduisible en un autre langage ou un autre contexte. Reprenons le cas de la Chine et du Mexique. De quelle manière, lors de leurs premières rencontres, Chinois et Portugais, Espagnols et Mexicains sont-ils parvenus à communiquer entre eux ? Le moment du contact offre en effet l'occasion de scruter l'opacité qui sépare des mondes ou les ponts qui très vite les réunissent. Loin de nous l'idée d'une transparence systématique, mais plus loin encore les clichés de l'incommunicabilité. Les rhétoriques de l'identité et de l'altérité, qui ont parfois envahi la prose des anthropologues, ont fini par contaminer d'autres domaines, dont celui de l'histoire, sans parler des médias, toujours avides de formules à la mode.

À vrai dire, à Canton ou sur les rives du golfe du Mexique, tout avait de quoi désorienter les intrus comme leurs hôtes. Or on est d'emblée frappé par l'aisance avec laquelle les Portugais jouent les ambassadeurs, puis clonent le mode de vie des pirates asiatiques. Cortés apprend vite lui aussi à se glisser dans le labyrinthe des alliances que nouent et dénouent entre eux les peuples mésoaméricains, et son habileté à engranger des informations sur ses alliés et ses adversaires indigènes est souvent sidérante. La qualité de la communication se joue en fait au cas par cas ; elle dépend

des individus, ou des groupes en présence, et des intentions qui les animent. Certes, les échanges demeurent globalement « empiriques, improvisés, perpétuellement bricolés » ; mais, chaque fois que les Européens interviennent dans un domaine stratégique (la géopolitique du Mexique pour Cortés, la géographie économique pour Tomé Pires, l'auteur de la *Suma oriental* et le chef de l'expédition portugaise), les résultats sont plus que respectables. Les Ibériques savent localiser le bon interlocuteur, obtenir l'information dont ils ont besoin et en tirer les conséquences qui s'imposent. Comment se déroulent les choses dans l'autre camp ? Les Chinois de Canton commencent par spéculer sur l'origine des visiteurs – musulmans ou bouddhistes ? Ils passent des mois à les observer, puis certains mandarins négocient avec les intrus et leur donnent les moyens, faveur insigne, de s'enfoncer au cœur de l'empire.

Du côté du Mexique, on ne ménage pas non plus les efforts pour identifier les nouveaux venus. On consulte les archives et on pratique un espionnage systématique. Cortés et Moctezuma – qui est constamment informé des activités de ces visiteurs du soir – entrent dans d'interminables négociations, tandis que pointe une complicité avec des élites indigènes qui comptent bien exploiter la conjoncture créée par l'arrivée des Castellans. Visiblement, les objectifs politiques et économiques dominent les premiers échanges, peu soucieux d'immersion herméneutique dans la culture de l'autre. Dans les faits, l'arme de la corruption que manient aussi bien Tomé Pires que Hernan Cortés a l'avantage de court-circuiter les contacts formels et de faire avancer les choses. De leur côté, quantité de paysans et de pêcheurs chinois arrondissent leurs revenus, malgré les interdictions officielles, en fournissant du ravitaillement (et des femmes) aux vaisseaux portugais de passage. Leurs homologues mexicains n'ont pas dû procéder

1. José Saramago, *Le Radeau de pierre*, Paris, Seuil, 1990.

1. Gruzinski (2012), p. 230.

autrement, même si ces contacts, pourtant vitaux, laissent peu de trace dans les archives. Tout le monde y trouve son compte, et les liens noués sur des bases quotidiennes se cristallisent.

Les cas chinois et mexicain ne sont que deux échantillons sur un théâtre qui finit par couvrir une bonne partie du globe¹. Les modalités de contact d'un monde avec l'autre sont multiples. Et les résultats souvent paradoxaux : la communication a beau se montrer suffisamment efficace, elle n'empêche pas – parfois même, au contraire, elle entraîne – l'anéantissement de l'une des parties. L'ambassade portugaise est aussi brutalement effacée du paysage que la domination des anciens Mexicas. L'idée que la communication et l'échange entre les êtres désamorcent les conflits peut se révéler aussi trompeuse que le fantasme des altérités intraduisibles.

L'intrusion européenne

La colonisation des territoires, la christianisation des âmes, l'exploitation des richesses naturelles, la décimation des populations et toutes sortes d'interventions prédatrices viennent immédiatement à l'esprit. D'autres interventions, moins évidentes mais encore chargées d'échos, s'y ajoutent. Pour évangéliser les Indiens d'Amérique, les missionnaires espagnols ne s'en sont pas pris qu'aux croyances et à ce qu'ils appelaient les « idolâtries ». Il a fallu également séparer les mauvaises coutumes des bonnes en soumettant les traditions locales au crible d'une raison moralisatrice. Les moines ont ainsi cherché à contrôler le corps des hommes et des femmes en imposant des normes réglant les pratiques sexuelles des individus et la vie des couples. Quant à l'image dans sa version européenne, elle a été mobilisée de toutes

1. *Ibid.*, *passim*.

les manières pour coloniser les imaginaires indigènes : grandes fresques peintes sur les murs des couvents, toiles importées d'Espagne et des Flandres, sculptures, mises en scène de spectacles édifiants, décors architecturaux éphémères ou pérennes¹. L'étude de l'image ouvre une voie royale pour mesurer la profondeur atteinte par la colonisation ibérique et ses cheminements surprenants. C'est par l'image que des notions essentielles comme celles de temps et d'espace, d'historicité, de représentation ou encore de nature ont pénétré dans l'esprit des populations soumises. C'est par l'image encore que les autorités ibériques et l'Église ont assuré la cohésion des sociétés coloniales en les réunissant autour de cultes communs ; mais, très vite aussi, c'est en s'emparant des images chrétiennes que les groupes indigènes se sont forgé de nouvelles identités. L'analyse de l'image dans les Amériques ibériques constitue un préalable à toute histoire globale de cette partie du monde, et non un supplément à reléguer dans l'histoire de l'art ou l'histoire des missions.

Tout aussi démiurgique apparaît la volonté de changer le rapport au temps des indigènes. Il n'est pas simplement question de remplacer les anciens comptes du temps par un calendrier unique et obligatoire, mais bien d'habituer les populations à l'idée qu'elles font partie d'une histoire universelle et qu'elles doivent suivre la route tracée par leurs conquérants. Le temps européen et le passé biblique deviennent des références absolues longtemps avant que triomphe l'historicisme du XIX^e siècle. Les lendemains qui chantent n'ont pas encore détrôné le Jugement dernier.

1. Serge Gruzinski, *La Guerre des images de Christophe Colomb à Blade Runner (1492-2019)*, Paris, Fayard, 1990 ; Alessandra Russo, *L'Image intraduisible. Une histoire métisse des arts en Nouvelle-Espagne (1500-1600)*, Paris, Les Presses du réel, 2013.

Bien d'autres effets, tout aussi intrusifs, sont à mettre au compte de la domination ibérique : le passage à l'âge du fer et à l'écriture alphabétique, l'inculcation de nouvelles formes de travail, le port de vêtements de type européen, la diffusion de boissons et de nourritures (le vin, le pain, le sucre), l'introduction de fêtes, de musiques, de danses du Vieux Monde ont fait basculer les sociétés amérindiennes dans un univers colonial où le référent péninsulaire et européen est devenu sinon dominant, du moins omniprésent. Ces contraintes et ces transplantations participent à l'« occidentalisation » du Nouveau Monde. Celle-ci nous concerne autant par les changements qu'elle engendre outre-Atlantique – avant de s'étendre à d'autres parties du monde – que par ce qu'elle nous enseigne sur les ambitions et les forces d'une Europe encore embryonnaire.

L'occidentalisation ne s'exerce jamais sur une table rase. Si de nombreuses sociétés indigènes ont disparu anéanties par les guerres et les maladies, d'autres ont appris à réagir aux pressions économiques, religieuses et politiques du pouvoir colonial. Elles ont adapté, transformé des croyances, détourné des institutions qu'on voulait leur imposer, réinterprété les calendriers, les musiques et les danses que des Espagnols leur inculquaient. De leur côté, les autorités coloniales ont entériné toutes sortes de compromis indispensables à la pérennité de leur présence. À force d'emprunts – et un emprunt commence à se modifier dès sa première adoption –, de négociations, d'appropriations et d'interprétations, les pratiques du quotidien, les habitudes les plus triviales, les langues courantes, les croyances, les médecines sont devenues des espaces de métissages. Mais ces métissages restent toujours tributaires des rapports de force au sein desquels ils surgissent : ce qui veut dire qu'ils sont instables et pas nécessairement cumulatifs. Les acquisitions ne compensent pas arithmétiquement les pertes. On ne passe pas d'un monde à l'autre en suivant une ligne droite et continue.

Loin d'être des dérapages exotiques ou de simples épiphénomènes culturels, les métissages ont donc progressivement affecté la plupart des domaines de l'existence. Les modes de vie, les manières de croire, de sentir et de parler ont suivi des cheminements inattendus. D'où leur complexité, si ce n'est souvent leur ambivalence, qu'on sacrifie dès qu'on se contente de parler de colonisation ou de raisonner en termes d'empire colonial. Les métissages, hier comme aujourd'hui, comptent parmi les principaux rouages qui assurent l'arrimage des sociétés et des continents. D'où la place qu'ils occupent dans toute approche globale du passé, pour peu qu'elle prétende dialoguer avec le présent.

L'histoire de l'humanité est scandée par de grandes expériences métisses. L'hellénisation de l'Orient ancien après les conquêtes d'Alexandre, la romanisation de la Méditerranée et la création d'une société gallo-romaine en offrent des exemples dans la partie du monde qui nous est familière. L'insistance avec laquelle on a daté la naissance de la France de cette étape gallo-romaine cale ainsi sur un processus de métissage une identité nationale qui mettra près de deux mille ans à se cristalliser. Rappelons que le monde gallo-romain – comme le Mexique colonial – est né d'une conquête militaire et qu'il s'épanouit au sein d'un empire (Rome) et d'une relation de dépendance absolue.

Ces caractéristiques, on les retrouvera dans de nombreuses expériences du même type. Au cours du Moyen Âge, les croisades et le passage vers l'Orient de milliers d'Européens du Nord, clercs, soldats, vagabonds ou aventuriers, tout comme l'essor d'une Espagne et d'une Sicile musulmanes engendrent d'autres brassages qui ont pesé sur l'histoire de l'Europe et du monde méditerranéen. À l'extérieur de la chrétienté, l'islamisation s'est répandue des côtes de l'Atlantique à la Chine et à l'océan Pacifique : partout, elle est synonyme de mélanges qui ont durablement marqué une partie de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, et même imprimé leur

sceau sur la péninsule Ibérique. Au XIII^e siècle, en étendant une même domination de la Chine aux frontières de la Pologne, l'Empire mongol a favorisé d'autres croisements et d'autres circulations, aiguissant la curiosité des Européens pour les lointaines terres de l'Est¹.

En Amérique, le processus s'exporte et se déploie à l'échelle d'un continent. L'intégration des populations d'origine indienne, ibérique et africaine dans les sociétés coloniales de l'Amérique renvoie sans cesse des images et des questions qui, sans se confondre avec celles qu'engendrent nos sociétés, poussent à penser mixité sociale et mixité raciale, rôle des femmes et des métis, impact des croyances et des politiques, formes d'adaptation et résistances. L'observatoire américain est un lieu privilégié si l'on veut suivre, dans la longue durée, l'essor de l'occidentalisation et analyser les réactions métisses qu'elle déclenche dans cette partie du monde².

L'empreinte ibérique sur le Nouveau Monde engendre, du même coup, l'Amérique latine. L'Afrique noire, elle, est restée impénétrable jusqu'au XIX^e siècle, et l'Asie a toujours contenu les mélanges que provoquait la présence portugaise, hollandaise ou anglaise. Au creuset métis qui se met en place au Mexique et plus généralement en Amérique espagnole dès le XVI^e siècle s'opposent une Chine pratiquement impénétrable et un Japon qui se ferme aux Occidentaux jusqu'au XIX^e siècle. Même diversité sur le continent américain : si les populations indiennes de l'Amérique espagnole participent bon gré mal gré à la gestation des sociétés coloniales soumises à Madrid, celles que colonisent Anglais ou Hollandais se voient rapidement et impitoyablement exclues de la formation et de l'histoire des futurs États-Unis.

1. Davide Bigalli, *I Tartari e l'Apocalisse. Ricerche sull'escatologia in Adamo Marsh e Roger Bacon*, Florence, La Nuova Italia, 1971.

2. Serge Gruzinski, *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.

Qu'est-ce qu'être métis ?

À partir du XVI^e siècle, les contacts continus entre les sociétés d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et d'Europe ont donné naissance à des individus et à des groupes qui appartenaient à plusieurs mondes à la fois, *mestizos*, *mestiços* ou *mamelucos*. Ces nouvelles populations, dont nul n'avait prévu l'existence ni le rôle qu'elles auraient à remplir dans les espaces de colonisation, ont souvent vécu des sorts difficiles. L'histoire du Mexique ou du Brésil colonial recèle quantité d'histoires de vie qui racontent autant d'expériences métisses, chargées pour nous d'enseignements et d'interrogations. Fréquemment rejetés par les vaincus comme par les envahisseurs, les métis ont eu du mal à se tailler une place dans les sociétés coloniales qui étaient en train de s'improviser. Certains, restés proches des populations autochtones, se sont fondus dans leurs rangs. Ils sont devenus des Indiens. D'autres, plus étroitement liés aux colonisateurs, se sont laissés absorber parmi les Européens et les nouvelles élites coloniales, oubliant ou niant leur part indigène. Quel que fût leur destin, ces métis ont chacun joué un rôle d'intermédiaire entre les différentes couches des sociétés nées de la conquête et de la colonisation européennes. À la fois parce qu'ils assumaient des rôles de commerçants et d'artisans qualifiés, mais aussi parce qu'ils mettaient leur connaissance des langues et des enjeux locaux à la disposition des colonisateurs. Interprètes, porte-parole ou collaborateurs des conquérants, les sang-mêlé ont ainsi contribué à enraciner la domination coloniale sur des terres nouvelles. Mais d'autres métis ont pris des positions plus critiques, en défendant face aux Européens le patrimoine de leurs ascendants indigènes. C'est le cas du

célèbre Inca Garcilaso de la Vega, qui se fit l'historien de la Floride et de ses Andes natales¹.

Tous les métis ne sont pas des métis biologiques. Les missionnaires, qui vivent aux côtés des populations indigènes, s'emploient à décrypter leurs coutumes et à prêcher dans la langue locale, s'éloignant imperceptiblement de leurs confrères d'Espagne, du Portugal ou d'Italie. Nombre d'Européens se transforment au contact des mondes qu'ils colonisent et au sein desquels il leur faut subsister et s'acclimater. En Amérique, ils deviennent des *Indianos* – nous dirions aujourd'hui qu'ils « s'américanisent ». Les transformations sont souvent profondes. Elles touchent les nourritures, l'accoutumance au climat tropical, les rythmes de travail, l'éducation, l'intimité des corps, les formes de sociabilité, la sphère des peurs et des croyances. De la même façon, quantité d'indigènes, sans s'être pour autant physiquement mélangés aux intrus, sont exposés aux influences ibériques. Qu'ils assimilent la langue, empruntent le vêtement, apprennent en Amérique à monter les chevaux des colonisateurs et à manier leurs armes, ces métis d'un autre genre servent à leur tour d'intermédiaires, d'ordinaire involontaires, entre les envahisseurs et les sociétés qui échappent encore à la domination coloniale.

Tout ne se métisse pas

Les sociétés locales peuvent développer des résistances, dont les plus efficaces et les plus coriaces consistent à éliminer les intrus. L'administration chinoise a voulu élever un cordon sanitaire autour des premiers Portugais qui essayaient de pénétrer dans l'empire. N'y allant pas par quatre chemins,

1. Carmen Bernand, *Un Inca platonicien. Garcilaso de la Vega (1539-1616)*, Paris, Fayard, 2006.

elle faisait circuler dans la Chine du Sud des récits dantesques sur les pratiques anthropophagiques des gens de Lisbonne pour couper court aux contacts entre les Européens et les populations côtières. La meilleure façon était encore de se débarrasser physiquement des visiteurs, ce qui fut fait à Canton dans les années 1520. À la fin du XVI^e siècle et au début du suivant, les autorités japonaises emploient également les grands moyens pour extirper la présence hispano-portugaise. Bien des missionnaires espagnols et portugais y gagnent leur paradis.

En revanche, au Mexique, où la colonisation espagnole l'emporte sans discussion, les résistances demeurent la plupart du temps sans lendemain, sanctionnées par une répression brutale qui fait préférer les voies plus discrètes du détournement et de l'appropriation. Au Pérou, pourtant, un royaume indien indépendant a su profiter du chaos de la colonisation et des guerres civiles pour résister au plus profond des Andes¹. Mais il a fini par être détruit.

D'autres blocages ont cantonné, désamorcé ou atténué les effets des mélanges de toutes sortes que l'occidentalisation et la colonisation ibérique ont engendrés en Amérique. Ils ne sont pas venus du camp des vaincus. On gagnerait à mieux les connaître, car ils relèvent d'une autre dynamique de conquête, d'une autre forme de pouvoir plus subtile et donc plus insidieuse, tant elle opère de façon discrète et apparemment indolore : la « globalisation ».

Dans des domaines où s'imposent les manifestations les plus sophistiquées, les plus stratégiques et les mieux contrôlées des savoirs européens, comme le dogme chrétien, la scolastique, le droit, la peinture des grands ateliers, la littérature de cour ou les langages sacrés ou symboliques, l'environnement extra-européen, ses singularités, ses réactions ou ses

1. C'est le cas de don Diego de Castro Titu Cusi Yupanqui, qui devint Inca de Vilcabamba en 1563.

contraintes ne paraissent exercer aucune prise sur les traits importés. Des idées, des normes, des cadres de pensée s'exportent dans l'Amérique espagnole, où ils se reproduisent dans des sphères qui s'efforcent de rester imperméables aux réalités locales, closes aux mondes indigènes comme aux secteurs métis. C'est le cas d'un système universitaire calqué à Mexico et Lima sur le modèle de celui de Salamanque, ou de la référence obligée à la loi naturelle qui sert à penser partout le social, l'économique et le politique. Rien ici ne se métisse, tout se clone selon des paramètres européens dont les versions locales épousent ponctuellement les évolutions : les élites passeront ainsi de l'adoption des modèles baroques à celle du despotisme éclairé avant d'accueillir les principes de la Révolution : c'est l'Europe tour à tour conservatrice ou libérale qui donne immanquablement le ton.

Derrière les assauts frontaux et massifs de l'occidentalisation se greffe une autre forme d'emprise qui la prolonge et la balise en érigeant des barrières aussi invisibles qu'infranchissables : si en Amérique on accepte sans difficulté que les modes de vie se transforment, on ne touchera pas plus aux canons de la peinture européenne qu'aux fondements de la nouvelle scolastique ou, plus tard, aux principes des Lumières. C'est ce type de blocage uniforme que nous appelons « globalisation », tandis qu'on entend ici par « mondialisation » le processus de mise en lien planétaire et par « occidentalisation » les effets de la projection du Vieux Monde hors de lui-même¹. « La globalisation concerne donc prioritairement l'outillage intellectuel, les codes de communication et les moyens d'expression². »

Mais, une fois qu'on a distingué occidentalisation et globalisation, reste à déterminer pourquoi des savoirs et

1. Sur les premières manifestations de la globalisation, voir Gruzinski (2004), chap. XIII, XIV et XV.

2. *Ibid.*, p. 374.

des codes exportés en Amérique excluent la confrontation ou l'adoption d'éléments non européens et ne dialoguent qu'avec le Vieux Monde. Est-ce la condition *sine qua non* du succès de toute colonisation ? S'agirait-il d'un mécanisme de censure explicite et délibérée ? Ou faut-il invoquer la rigidité intrinsèque, presque réflexe, des corpus savants et des normes que diffuse la chrétienté latine ? Une histoire globale peut contribuer à soulever ces questions cruciales. Toutes concernent les composantes de notre héritage européen, ses porosités comme sa tendance à se refermer sur lui-même. Cette clôture partielle a tout à voir avec l'eurocentrisme exporté à Mexico, Lima, Manille ou Goa, loin des centres européens. En entrant dans la surenchère de la globalisation, les élites coloniales manifestent localement leur rattachement indéfectible à des modèles européens avec d'autant plus de force et d'arrogance qu'elles peuvent ainsi se différencier des masses indigènes et métisses.

Peut-on étendre ces observations à notre monde ? Existe-t-il aujourd'hui des zones d'activité imperméables aux univers qui les entourent et qui, en se répandant sur la planète, soumettent au même moule les populations les plus diverses ? Les programmes informatiques, les moteurs de recherche, les modèles de sociabilité du type Orkut (Brésil) ou Facebook relèvent de ce que nous appelons globalisation. Ces outils et ces cages électroniques se mondialisent sans guère laisser à leurs usagers le moyen d'agir sur les algorithmes qui décident à leur insu : chacun se retrouve pris dans une « bulle » expressément façonnée pour lui¹. La distinction occidentalisation/globalisation s'impose si l'on veut pouvoir distinguer au sein de la mondialisation entre des mécanismes de projection, que les individus peuvent négocier, et des formes d'astreinte infiniment plus rigides, voire qui se déploient sans

1. Eli Pariser, *The Filter Bubble : What the Internet Is Hiding from You*, New York, Penguin Press, mai 2011.

même que les intéressés en prennent conscience. Dans le premier cas, l'appropriation et le détournement restent envisageables et sont chose courante. Dans le second, il n'y a pas d'arrangement possible : c'est à prendre ou à laisser. Dans les Amériques coloniales, il allait de soi que la philosophie, la théologie, l'art des élites parlaient un langage supérieur qui ne devait à aucun prix se laisser affecter par les habitudes indigènes, les environnements coloniaux et leurs lots de métissages. « C'est précisément pour cette raison que l'aristotélisme du XVI^e siècle demeure imperméable à tout emprunt aux pensées amérindiennes, tout comme il échappe aux contaminations de la pensée métisse dont on a vu pourtant qu'elle excellait à brasser des héritages intellectuels que rien en principe ne devait rapprocher¹. » L'espagnol ou le portugais des lettrés, les styles artistiques, les applications du droit pouvaient et devaient évoluer, mais toujours en accord avec les orientations métropolitaines et européennes. Du moins, c'est ce que visaient les élites coloniales.

Aujourd'hui, la globalisation a étendu et resserré ses filets. Elle n'est plus autant le monopole d'élites soucieuses de marquer leur territoire et de se démarquer des mondes qui les entouraient. Les cadres et les outils numériques sont à la disposition de quiconque veut y accéder, pourvu qu'il en ait les moyens techniques. Mais le fait perdure qu'ils s'imposent sans discussion, à l'abri des contaminations et des appropriations, alors que dans d'autres domaines jamais les mélanges n'ont atteint pareille intensité.

L'étape américaine

De Mexico à Lima et à Buenos Aires, les laboratoires américains présentent une autre singularité, pour peu qu'on

1. Gruzinski (2004), p. 376-377.

les observe depuis une scène globale. Les colonies n'ont pas été seulement des points d'ancrage de la domination européenne, des foyers locaux d'occidentalisation et de métissages plus ou moins prononcés. À long terme, les aires colonisées cessent d'être des zones de réception quand, au prix d'une lente sédimentation au fond des creusets coloniaux, ce qui était originellement européen, africain ou amérindien « s'américanise » et parfois se projette hors de l'espace continental. Cette américanisation d'un autre genre – qui ne se confond pas avec l'influence des États-Unis sur la planète – anticipe la mondialisation que nous vivons aujourd'hui.

En s'implantant sur le continent américain, le catholicisme est sorti de son berceau européen pour se lancer, avec plus ou moins de succès, à la conquête d'un espace gigantesque qui allait du Canada et de la Floride au Chili et à la Terre de Feu. La création d'Églises locales, le déploiement d'institutions à l'échelle continentale, l'adaptation à un environnement entièrement distinct du cadre européen et latin ont contribué à américaniser le christianisme romain et à lui donner une véritable dimension extra-européenne, démontrant sa capacité à se mondialiser, autrement dit à réaliser pleinement sa vocation de communauté « catholique » et donc universelle. On pourrait en dire autant de nombre d'Églises protestantes. L'introduction du droit castillan dans les possessions espagnoles de l'Amérique a fini par transformer un droit local en un corpus de mesures applicable à l'échelle continentale. Une fois encore, la projection extra-européenne d'un langage et d'un système de valeurs jusque-là confinés à une seule région de la péninsule Ibérique marque un pas concret et décisif vers le maillage juridique du globe à l'aune occidentale.

Dans un tout autre registre, les musiques de la planète seraient-elles ce qu'elles sont aujourd'hui si le continent américain n'avait offert de multiples tremplins aux traditions européennes, africaines et amérindiennes ? Des formes populaires, nées à l'époque coloniale, se sont affirmées au

XIX^e siècle et ont connu une diffusion planétaire au siècle suivant : elles continuent d'influencer partout la création musicale. C'est peut-être la forme d'américanisation la plus immédiatement repérable, le cas de figure le plus exemplaire : des formes et des pratiques originaires de trois continents se sont fondues dans le Nouveau Monde et ont accouché de genres qui, depuis lors, font le tour du globe.

Ces trois exemples, si schématiques qu'ils paraissent, nous incitent à réfléchir sur la place de l'étape américaine dans la perspective d'une histoire globale, c'est-à-dire d'une histoire critique de la mondialisation. Un événement local, d'apparence infime, comme la première application des lois castillanes dans un Mexique qui venait à peine d'être conquis nous mène, de fil en aiguille, à la mise en place d'un corpus censé être applicable dans les deux hémisphères : les *Lois des Indes*. Changement d'échelle, certes, mais plus encore banalisation de l'idée qu'une même loi vaut autant pour Buenos Aires que pour Mexico. De là à penser que des lois uniques peuvent régir le globe dans sa totalité...

L'américanisation, enfin, ne prend tout son sens que si on la confronte à d'autres entreprises rivales, qui se sont déployées en d'autres régions de la planète : l'islamisation, la sinisation ou même la russification d'une partie de l'Asie. Et rien ne dit que la mondialisation dans laquelle nous sommes embarqués continuera indéfiniment à suivre les sentiers de l'américanisation et de l'occidentalisation. La montée de la Chine, qui a su très tôt tirer le meilleur parti de la mondialisation ibérique, fournit bien des éléments pour le penser¹.

1. Sur les processus d'américanisation, voir les volumes de la série « Fabrica Mundi », sous la direction de Louise Bénat-Tachot, Serge Gruzinski et Boris Jeanne, *Les Processus d'américanisation*, t. I, *Ouvertures théoriques*, et t. II, *Dynamiques spatiales et culturelles*, Paris, Le Manuscrit, 2012 et 2013 (www.manuscrit.com).

CHAPITRE VIII

Les maillons humains

Nous voilà enfin arrivés à Canton !

Après ce voyage terrible, il me faudrait une bonne morue à l'huile d'olive.

Faisons signe de notre présence et montrons notre puissance.

Faites tonner les canons !

Classe de seconde du lycée Jean-Rostand,
Roubaix, *L'Aigle et le Dragon*.

Pas plus hier qu'aujourd'hui, colonisation, occidentalisation et métissage ne sont des dynamiques abstraites, encore moins des catégories dont on pourrait discuter à perte de vue. « Un voyage terrible », ont dit les adolescents de Roubaix qui se sont mis dans la peau des Espagnols et des Portugais. En jouant *L'Aigle et le Dragon*, tous ont eu à régler des questions concrètes. Que consommaient les voyageurs portugais ? Que se disaient les Espagnols et les Indiens, et de quelle façon ? Comment subsistaient les navigateurs loin de leurs bases ? De quelle manière réagirent les Européens face à des environnements nouveaux – la Chine, le Mexique ? Comment furent accueillis ces intrus qui ignoraient tout des us locaux, partageaient d'autres croyances et s'imaginaient en terre conquise ? En enquêtant sur ces premières prises de contact, puis sur ces échanges